

LA DIAGONALE ROYALE

BREST - MENTON du 4 au 8 juin 1995



Sommaire :

Première partie :

Cap sud-est, par Gilbert Jaccon

page 2

Feuille de route

page 13

Deuxième partie :

Hors-le-Monde, par Bernard Gourrier

page 15

PREMIERE PARTIE

CAP SUD-EST

par *Gilbert JACCON*

*Le long du coteau courbe et des nobles vallées
Les châteaux sont semés comme des repositoires.
Et dans la majesté des matins et des soirs
La Loire et ses vaisseaux s'en vont par ces allées.*

Charles Péguy

Extrait de "Châteaux de Loire"

Soixante-cinq ans après les pionniers Grillot-Coiffier, nous voici au départ de **Brest** par un petit matin de juin humide, comme il se doit mais pas (encore) bruineux comme cela pourrait l'être. Ne soyons pas déçus, un crachin discontinu nous rappellera à l'ordre avant les "hauts" de Brest et la pluie nous prendra peu après Landerneau.

Nous, c'est à dire :

- **Bernard**, le cadet de l'équipe avec ses 38 berges, son profil de héron (185 cm) et ses qualités d'escaladeur (68 kg);
- **Jean-Pierre**, le petit par la taille (170 cm) mais le chef indiscutable et indiscuté puisque aimé de ses troupes, ce qui n'est pas toujours le cas des chefs;

tous deux Montpelliérains,

- **Gilbert**, le papy par l'âge (57 ans) et dans la vie (4 héritiers de deuxième génération); auteur de ce récit (et des photos qu'il aurait souhaité beaucoup plus nombreuses, mais le temps disponible pour cadrer un sujet est fort limité en Diagonale), Bourguignon et concitoyen d'un Diagonaliste historique, Georges MAHE..

Manque, et nous en sommes fort tristes, **Pierrot**, notre taxi-pétomane préféré, terrassé par une tendinite lors d'un très récent 600 km randonneur de Montauban à Badalona.

Dimanche 4 juin. Jour de Pentecôte. Il est bientôt 5 heures. Quelques jeunes "couche-tard" traînent encore dans les rues. Ils nous regardent d'un oeil rempli de fatigue.

La porte du Commissariat central est fortement cadénassée, mais nous parvenons à la forcer : l'agent de service connaît ces dingues qui viennent réclamer un coup de tampon à des heures

impossibles. Il s'exécute aimablement. "*Salut les gars, bonne route !*" et c'est parti pour 1.342 bornes si le décompte kilométrique est bon.

Enorme surprise dès la sortie : un cyclo sort de la nuit. Il s'agit de **Bernard Loisel**, autre Montpelliérain, grand copain de notre Bernard. Jean-Pierre tord le nez. Nous avons décidé de ne pas donner suite à la demande de Loisel quand il avait émis le souhait de se joindre à notre équipe. Demande rejetée car ce "prof de maths" appartient à l'espèce des raiders solitaires, roulant tard et dormant n'importe où... sauf dans les hôtels. Bref, ce collègue n'est pas de notre race de "cyclos bourgeois". Difficile donc de cohabiter.

B. Loisel entame sa seconde Diagonale : il a bouclé Perpignan-Brest 24 heures plut tôt. Ça se voit sur sa figure car le vent d'ouest ne l'a pas épargné. Bizarre, bizarre quand même que son parcours jusqu'à Menton soit le nôtre (il n'a changé que le lieu de certains contrôles) et qu'il ait choisi de partir exactement à la même heure que nous. Ça sent un peu (beaucoup ?) la provocation et la mine de Jean-Pierre se ferme ...

De fait, Bernard Loisel a prévu une progression plus rapide et des étapes plus longues. Nous le verrons assez souvent le premier jour, un peu le lendemain, pas du tout le troisième jour, deux minutes à Luc-en-Diois le quatrième. Nous viserons nos carnets à Menton avant lui, semble-t-il. Bonne route, l'ami.

Photo de départ, les baudriers explosent sous le flash. « *On y va.* », décrète notre capitaine d'un ton sec, inhabituel. Tout de suite ça monte vers

Guipavas et ça plonge vers Landerneau. Nous roulons dans la nuit noire et bientôt sous le crachin.



Landerneau, le jour pointe. Grosse déception, la marée est basse, l'Elorn est réduit à un pauvre filet d'eau dans un lit de vase beaucoup trop large pour lui. Les barques de pêche dorment, couchées sur le flanc. Même le vieux pont est triste. Dommage, dommage...

Sizun. Bref arrêt pour signer et poster la première carte. Il pleut, tout est gris, mais l'enclos paroissial a quand même belle allure !

Le **roc Trévézel** est invisible, perdu quelque part dans les nuages. L'ascension est facile, avec ce vent de la mer. Malgré la médiocre altitude - moins de 400 m - le décor est montagneux. Au sommet, le vent souffle en rafales et il ne fait pas chaud. Jean-Pierre, pris par un besoin urgent, tente de s'abriter - du vent plus que des regards - derrière un maigre bouquet d'arbres. Je l'entrevois qui s'active pour se déshabiller ... Brr ! il me gèle. Quand il revient - grelottant mais soulagé - les deux Bernard qui s'étaient arrêtés, émergent de la nuée. Notre Bernard se dirige vers nous tandis que l'autre file directement vers Carhaix.

Nous plongeons durant 1500 m vers le nord puis nous virons à droite pour attaquer l'ascension de l'**Ode Trédudon**, l'un de deux cols du Finistère répertoriés à ce jour. Bernard ne dit mot et nous accompagne. Merci petit frère, car nous savons bien que tu réprouves cet accroc à l'éthique Diagonaliste. La chasse aux cols est pour toi un infantilisme et une provocation à l'endroit du "Conseil des Diagonales¹", dont la vocation est de nous mettre des bâtons dans les rayons et dont il convient de se faire oublier ... Mais vraiment passer avec indifférence à 1500 m d'un col, situé à 800 km de son domicile, c'est trop

¹ voir la seconde partie "Les petits matins de Monaco"

demander aux valeureux Centcolistes que nous sommes Jean-Pierre et moi.

Nous passons donc l'Ode sans hésitation et nous plongeons dans la descente, toujours sous la flotte. Mais le Conseil se manifeste illico, sous la forme d'un Sariste nommé Victor ROSNEN, par ailleurs trésorier de notre Amicale. Présentations en roulant. Vite car la route descend pratiquement jusqu'au croisement vers Huelgoat.

« *Qu'avez-vous prévu comme itinéraire ?* » demande Victor.

« *Heu...* » est ma seule réponse car ma carte est soigneusement cachée sous la cape de pluie.

« *À gauche par Huelgoat, c'est beaucoup plus tranquille et touristique ... et il n'y a que 500 m de plus* ».

« *OK, à gauche* ».

C'est vrai que le **site de Huelgoat** est charmant malgré la pluie. Lac, rochers, forêt. "Mérite le détour" dirait Michelin. "Et pour 500m de rab ...".

Le seul malheur est que le rab n'est pas de 500m mais de 6,5 km ! Bien vu le Conseil ! Et un carton jaune pour les chasseurs d'Ode !

Victor nous accompagne jusqu'à Carhaix, son "pays". Jean-Pierre essaie vainement de le faire parler de cette Bretagne de l'intérieur, cet **Argoat**, que nous tentons de découvrir derrière ce rideau de pluie. Mais Victor n'est pas un bavard; il ne répond que par quelques phrases courtes et sèches qui déroutent notre Languedocien. Inutile d'insister avec un être qui roule en cuissard court et bras nus, qui n'a même pas enfilé son coupe-vent car pour lui "il ne pleut pas", qui fait ses Diagonales à 25 km/h sans sacoches et sans cartes ... Encore un qui n'est pas de notre race ... Nous aurons même du mal à lui arracher un autographe pour nos carnets de route et nous ne parviendrons même pas à lui offrir un café ! Merci quand même Victor pour "ce bout de route" car je crois que nous avons quelque peu perturbé ta sortie dominicale.

Carhaix : km 85 et dans les temps, grâce au vent Petit déjeuner copieux servi par un patron charmant : nous ne sommes pas habitués à ce que pain et beurre salé soient servi à volonté et facturé au prix faible. Vive les Bretons ! Ah, j'oubliais ! La pluie a cessé. Nous ne reverrons pas tomber une seule goutte d'eau jusqu'à Menton. Pas rancuniers les Conseillers...

Rostrenen : très court arrêt dans un bureau de tabac pour notre premier contrôle. Le seizième et dernier sera à Nice ... sur une autre planète !

Pontivy : nous y arrivons juste à temps pour faire nos achats de victuailles et de pain; déjeuner sans histoires dans un bar sans cachet au bord du Blavet, fleuve paisible mais qui s'est - paraît-il - fâché tout jaune au printemps en même temps que la Vilaine, sa cousine que nous franchirons plus loin. Nous

repartons "en fanfare" car le Tour de Bretagne des voitures anciennes arrive !

La route se poursuit sans difficulté. Les bosses ne font pas mal (est-ce une illusion ou le vent est-il si puissant ?), la circulation est très supportable en ce dimanche de Pentecôte plutôt gris et nos jambes sont encore souples. Peut-être un peu dures pour Bernard Loisel que nous avons retrouvé et qui nous prend en photo devant le château de **Josselin**.



Ploërmel : nous décidons de faire un arrêt "Mac Laren" qui consiste à boire un Coca et manger une "barre" en 5' dans une station service. Mais nous n'avons pas trouvé de station ouverte à 15h un dimanche de Pentecôte à Ploërmel...

Nous continuons. Depuis Josselin, le profil ondule davantage. Les bosses sont plus sensibles, le compteur approche de 200 km et le soleil manifeste sa présence. Arrêt "contrôle-goûter" à **Maure-de-Bretagne**. Nous nous bâfrons de galettes bretonnes fracassées que l'un d'entre nous a malencontreusement fait tomber... et que la patronne nous a fait payer. Au grand dam de Bernard. Mais de toute façon, il fallait bien manger quelque chose...

Peu après Maure, une "fusée" nous rattrape et nous interpelle : il s'agit de René COLLOMB, notre second Sariste de la journée. Autant Victor était taciturne, autant René est loquace. Il est vrai que lui

n'est pas breton mais savoyard d'origine. Il a terminé une semaine plus tôt une "Perpignan-Brest" en solitaire en passant par le Port d'Envalira ! Et il prépare un "moins de 70 heures dans Paris-Brest" en "faisant rougir le 52x13". Sacré René² ! Il interrompt à peine son discours pour me montrer les traces de la crue de la Vilaine entre Guipry et Messac et nous fait traverser Bain-de-Bretagne à toute allure. Les 2 Bernard, allergiques semble-t-il à tant de verbe, sont partis devant. Ils n'auront pas le privilège de l'autographe d'un personnage aussi haut en couleurs sur leur carnet de route. Tant pis pour eux...

Châteaubriant : fin d'étape. Bernard Loisel tente de nous convaincre d'avancer jusqu'à Candé car il n'est que 20h. Pas question, le road book doit être respecté... surtout quand il est favorable. L'Hôtel Terminus, situé près de la gare comme son nom l'indique, mais aussi du château, "labélisé" FFCT, nous propose deux chambres à deux lits de grand confort pour un prix très raisonnable. Le patron est jeune et sympa et, comme il ne fait pas restaurant, il nous conduit, après la douche, à la pizzeria du coin pour nous offrir l'apéro. Pas mal, ces Bretons ! Après quoi nous nous gavons de pizza et de pâtes, le tout arrosé d'un rosé local de bonne tenue.

Après la galère cauchemardesque de notre diagonale de l'an passé, due à une tramontane déchaînée, il semble que nous ayons gagné l'estime du Conseil des Diagonalistes. Ils ont décidé de nous faciliter les choses cette année. À moins que ...

Jeanne la Furie

Une figure historique de Josselin est le connétable de Clisson (14^{es}) dont l'enfance a été tragique. Il a 7 ans quand son père accusé de trahir le parti français dans la guerre de succession - contre les Anglais pour le Duché de Bretagne - est décapité. Sa mère, Jeanne de Belleville, jusqu'alors terne et effacée, se transforme en furie. Elle court à Nantes avec ses enfants et, devant la tête sanglante de leur père, ramenée de Paris puis clouée au rempart, leur fait jurer de le venger. Elle se met ensuite en campagne avec 400 hommes et passe au fil de l'épée les garnisons de 6 châteaux favorables à la cause française ... "

Toujours est-il que nous gagnons nos lits - moelleux et douillet (mais pourquoi ce têtard de Loisel n'a-t-il pas pris celui qui est inoccupé dans la chambre de son compère ?) - pas fatigués du tout par cette première étape de 287 km pourtant conduite à une moyenne de route proche de 24 km/h. Le vent du nord-ouest n'y serait-il pas pour quelque chose ? Nous nous couchons confiants

² il y est parvenu : un peu moins de 69 h !

dans notre bonne étoile pour le lendemain et très satisfaits de cette longue traversée de la Bretagne, que nous ne connaissions point et que nous redoutions un peu. Les images défilent dans nos têtes : les belles églises de granit, l'enclos de Sizun, les landes à genêts du Roc Trévèzel, la splendide forêt d'Huelgoat, le château de Josselin, l'habitat campagnard blanc et noir, coquet, toujours soigné, les parcs à cochon, le bocage et ses haies noires et nos deux Saristes atypiques...

Je m'endors en pensant à la triste destinée des deux dames de Châteaubriant ...

Sybille et Françoise
Deux châtelaines de Châteaubriant, ont connu une destinée tragique.
En 1250, Sybille meurt de joie en serrant dans ses bras son mari qui arrive d'une croisade en terre sainte.
En 1537, Françoise de Foix meurt d'étiement après avoir été enfermée plus de 10 ans par son mari, Jean de Laval, dans une chambre tendue de noir. Il est vrai que mariée à 11 ans, elle était devenue quelques années plus tard la favorite de François 1er. Le vieux comte, ivre de jalousie, n'avait pu la récupérer que lorsque le roi s'était intéressé à une autre.

* * *

Cinq heures ont sonné depuis peu quand nous quittons les faubourgs de Châteaubriant pour dérouler le long ruban d'asphalte (70 km) presque rectiligne qui conduit à Angers. L'aube n'est pas froide et un léger vent arrière nous remplit d'optimisme. Nous traversons Candé - en travaux et en partie à pied - quand le jour se lève. Il nous permet de découvrir les curieuses bornes kilométriques de cette **Voie de la Liberté**, suivie par les chars alliés en 1944. Hautes de près d'un mètre et décorées d'un énorme flambeau rouge - celui de la liberté "à l'Américaine" ? - elles nous permettent d'assurer des relais kilométriques, tout en continuant de somnoler. Nous n'avons rien d'autre à faire car ce territoire entre Bretagne et Anjou est inintéressant, touristiquement parlant.

Angers : petit déjeuner et contrôle y sont prévus. Ce qui était aussi à prévoir, c'est que nous allions nous y perdre ... Il aurait été préférable - à mon avis - de contourner la ville par la rocade passant par Bouchemaîne. Les quelques kilomètres supplémentaires sont largement compensés par le temps perdu en orientation et arrêts aux feux rouges. Mais mes amis sudistes ne sont pas des inconditionnels du code de la circulation et ont choisi la traversée directe. Il est vrai qu'un lundi de Pentecôte, à 8 heures du matin ...



Mais moi, je ne peux pas m'engager sur des tronçons autoroutiers - fussent-ils urbains - protégés par un immense panneau bleu représentant une automobile. Pour moi, il signifie : "Vous allez pénétrer dans un monde réservé aux monstres d'acier. Bien fol qui s'y aventure sur une bicyclette".

Il en résultera quelques différents et quelques errements de mon fait, que mes camarades ne me reprocheront pas ouvertement. Je grillerai même quelques feux pour me faire pardonner... Nous passons devant la forteresse "en schiste sombre rayé de lits de pierre blanche" et nous enfilons le boulevard du bon Roi René à la recherche du "café proche d'une boulangerie". Facile dans une telle agglomération.

Le ventre bien rempli nous repartons vers Trélazé et les bords de Loire. La **Voie Royale**, le coup de cœur. Sans hésitation aucune, le plus beau tronçon de cette Diagonale. Au petit matin, avec un beau soleil et poussé par un léger, mais soutenu, vent de nord-ouest, 50 km de rêve. Si nous étions poètes, nous chanterions aussi cette douceur angevine.

Après avoir longé le fleuve en rive droite, par une route sur digue qui nous permet d'admirer la tranquillité du courant, la limpidité de l'eau, le dessin des varennes³ et des mouilles, nous traversons la **Loire aux Rosiers** par un pont métallique haubané.

³ bancs de sable pour les non-hydrologues

La route de rive gauche, plus étroite, nous permet de découvrir la falaise de craie, ses habitations de troglodytes et ses champignonnières, ses belles maisons de pierre blanches et des ouvertures sur le fleuve, moins proche mais toujours présent.

Saumur : nous traversons de part en part cette ravissante cité, capitale de la cavalerie d'élite. J'en retiens une grande animation, un mélange de beaux immeubles anciens et modernes et surtout une présence constante du calcaire blanc, à l'image du château, placé tout là-haut sur un haut piédestal fortifié. Comme la vue doit être belle depuis ses terrasses ...

Nous poursuivons notre voie vers le confluent de la Vienne, toujours poussés par Eole et toujours envoûtés par le charme du fleuve royal. L'heure du déjeuner approche : nous le prendrons à **Montsoreau** où un contrôle est prévu. Et puis, comme c'est encore jour de fête en ce lundi de Pentecôte, nous optons pour l'omelette-salade plutôt que pour les achats habituels. Un petit détour dans le vieux bourg à la recherche d'un petit restaurant nous permet de découvrir le "côté pile" du château et une belle ouverture sur la Loire. Bernard L. nous rejoint : il s'était endormi dans un champ de blé près de Candé et avait dormi bien au-delà du lever du jour. Il reprendra la route avec nous pour quelques "lieux" ...

Les dames de Montsoreau

Une dame séduit le duc de Berry, frère du roi et, par lui, noue la Ligue du Bien Public dirigée contre le gouvernement autoritaire de Louis XI.

L'autre est la célèbre amante de Bussy d'Amboise, dont A.Dumas fit l'héroïne de l'un de ses romans. Contrainte par son mari de fixer un rendez-vous à son amant, elle s'exécute. C'est ainsi que le beau Bussy mourut assassiné par un mari très jaloux. Mais la traîtresse s'en sortit bien puisque après cet éclat, les deux époux vécurent en bonne harmonie et moururent quarante ans plus tard.



Nous quittons Montsoreau sans savoir que nous avons dégusté les douceurs avant de consommer le plat de résistance. Certes, la route de la vallée de la Vienne est encore confortable. Nous laissons Chinon sur la gauche : au loin la longue muraille crayeuse du château où notre pucelle nationale sut convaincre Charles VII de lui confier le commandement de son armée, se confond avec un ciel laiteux. Un "gauchedroite" à l'île Bouchard pour traverser une Vienne paresseuse et nous quittons la vallée pour attaquer la première côte d'un interminable **chapelet de montagnes russes** qui ne se terminera que le lendemain après-midi quand nous retrouverons – enfin ! - cette Loire si chère à nos yeux (et à nos mollets).

Trois cents kilomètres de vallonnements, de lignes droites, de changements de braquets incessants. Certains passages m'obligeront même à mettre le triple plateau. Les spécialistes distinguent des identités géographiques qu'ils nomment plateau comme celui de Sainte-Maure de Touraine, vallée comme celle de l'Indre, bocage berrichon comme la région de La Châtre, campagne bourbonnaise au-delà de Montluçon. Croyez-moi, amis cyclos, nous n'avons rien vu de tout cela, pris par une nausée de ces lignes droites ondulées à perte de vue, de ces paysages sombres enserrés de haies vigoureuses que l'on appelle ici bouchures (du verbe "boucher... les espaces", sans doute) et de l'uniformité mélancolique du centre de notre belle France.

Est-ce une fausse impression ? cette région cache-t-elle son charme (c'est l'avis de Georges Sand qui y passa sa jeunesse et revint souvent y retrouver l'apaisement) ? ou alors la fatigue ? Pour me reconforter, j'essaie d'imaginer ce que cela donnerait avec un bon vent défavorable. Le calvaire total sans doute...

Nous avons déjà connu cela l'an passé dans la "gigantesque tôle ondulée" (dixit Bernard) de la N124 entre St-Lys et Auch. Sauf que là-bas, les vallonnements sont plus ouverts, les côtes sont plus longues et moins pentues. Notre technique de progression reste néanmoins la même et radicalement différente : tandis que Bernard refuse énergiquement de relancer dans les descentes - ce que son gabarit léger lui imposerait de faire pour compenser ses 15 kg de handicap - et enroule un grand braquet dans les montées, moi j'utilise à fond les descentes pour accumuler l'énergie qui me permet de grignoter un bon quart, voire un tiers, de la bosse qui suit. Jean-Pierre adopte ma technique mais descendant moins vite (le poids) et montant mieux (le poids ... des années), il fait l'accordéon entre ses deux compères. Vue du ciel, notre progression "à saute-mouton" ne doit pas manquer d'étonner. Que peuvent bien en penser nos Jugés-Conseillers ? Je dois avouer que dans ce jeu, les "gros gabarits" sont désavantagés car la perte en côte est supérieure au gain en descente. Je ne

garde le contact que si l'on m'attend un peu. Ce qui est le cas.

De **Châtillon-sur-Indre**, nous garderons le souvenir du "plus mauvais casse-croûte" de notre carrière cycliste. La N143 évite le centre-ville où nous aurions dû pénétrer (quand on est dans les délais, pourquoi s'en priver ?). Toujours est-il que pris par la faim et la nécessité du contrôle des carnets, nous atterrissons dans un "bouï-bouï" où la seule nourriture consommable est semble-t-il un croque-monsieur. "*Vous avez dit consommable ?*". Même mon couteau suisse n'est pas parvenu à le couper. Nous avons quand même une jolie faim pour mâchouiller ce machin caoutchouteux et sans saveur. Une consolation : sans doute conservé au congélateur depuis une bonne décennie, il était - Dieu merci - totalement aseptisé et libre de toute salmonelle.

De **Châteauroux**, capitale du Bas-Berri, grande ville fleurie, aux larges avenues très animées où nous faisons une courte étape "Coca-Cola" (pour aider le "machin" de Châtillon à faire son cheminement intestinal), je garde le souvenir d'un paysage romantique: les eaux dormantes de l'Indre, les nénuphars, la rive plantée de saules et le beau château blanc, couvert d'ardoises.



De **La Châtre**, nous ne verrons rien puisque nous y arrivons avec la nuit - il est 20h35 - et que nous en

repartirons bien avant le jour. Jean-Pierre est un peu contrarié par le bris d'un rayon de sa roue arrière (pas du côté de la roue libre, heureusement !) car il a la horreur des incidents mécaniques. L'hôtel des Tanneries, label FFCT, est un logis de France deux étoiles. Bon accueil, chambre à trois un peu "étroite", cuisine moderne et de qualité (onglet aux légumes frais) mais un peu inadaptée à nos efforts, comme le luxe de l'hôtel l'est à nos cuissards et à nos chaussures cyclistes, voire à nos portefeuilles. Mais nous sommes bien, fatigués mais pas trop, sereins et confiants dans notre bonne étoile. Jean-Pierre entame la conversation avec notre voisine de table qui est journaliste au Midi Libre (rubrique culturelle) et habite Montpellier. Elle est hémiplégique et voyage avec une amie. Une belle leçon de volonté.

Extinction des feux à 22h45. 313 km dans les jambes et un bon 24 km/h de moyenne ! Avec le vent, on va se prendre pour des "ex-coureurs de 1^{ère} catégorie » comme Victor Rosnen ! Le sommeil est long à venir et les images défilent. Qu'il était beau, ce val de Loire !

* * *

La nuit aurait dû être bonne ... mais elle ne le fut pas. La fatigue prendrait-elle le dessus ? Je stoppe la sonnerie du réveil avant qu'elle ne se déclenche. Aucun appétit pour avaler le petit déjeuner "Logis de France". Nous partons à 5 heures pile, comme prévu, pour continuer notre interminable montagne russe. Il fait très noir, l'air est frais et humide.

Montluçon : petit déjeuner, contrôle, changement du rayon cassé par un vélociste peu pressé et traversée de la ville à l'heure du départ au travail, nous prennent une bonne heure. Nous traversons le Cher et passons au pied du Vieux Château sans les voir. Pas question d'être inattentifs, la circulation est intense. Vite, la sortie ...

Les soixante kilomètres qui séparent Montluçon de St-Pourçain-sur-Sioule seront longs et fastidieux, même si notre vitesse de progression reste bonne, avec le soutien du vent. Il fait moins beau aujourd'hui. De sombres nuages encombrant le ciel vers le nord. Serait-ce que ?

Non, fausse alerte. Nous entrons dans **St-Pourçain-sur-Sioule** un peu avant midi sous un soleil voilé. Arrêt dans un Casino pour les achats. Toujours un Casino à cause du taboulé ! Bernard et Jean-Pierre s'en chargent. Moi, je garde les vélos. Parce que je suis fatigué aujourd'hui. Je n'ai jamais aimé le troisième jour d'une randonnée... La patronne d'un bar ne résiste pas à la prière de Jean-Pierre (je ne connais encore aucune femme qui a su résister au délicieux accent qu'il met dans le "*Je vous prie*" qui termine toujours ses requêtes) et nous occupons largement une table intérieure. J'ai beaucoup de mal à terminer ma dose de 300g de taboulé, mais Bernard sait me convaincre qu'il

contient les calories nécessaires pour aller jusqu'à Saint-Etienne.

Achats au Petit Casino de Saint-Pourçain-sur-Sioule



Ouf, enfin un secteur plat - ou presque - entre la Sioule et l'**Allier**, que nous traversons sur un interminable pont. Quand il remplit son lit celui-là, ça doit être impressionnant ! À Varennes d'Allier, le soleil perce et nous pouvons - enfin - retirer nos blousons et nos jambières. La N7 que nous empruntons, est moins bosselée que je ne le craignais. La descente vers **Lapalisse** nous donne envie de chanter. On se demande pourquoi ? Surtout que l'austère façade du château ne pousse pas à la faribole.

**Ce pauvre Monsieur de La Palice
Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice
et Maréchal de France, s'illustra dans la
conquête du Milanais, mais fut fait prisonnier
à Pavie en 1525. Il s'éleva une contestation au
sujet de sa capture entre un Italien et un
Espagnol, qui à bout d'arguments préféra
décharger son arquebuse sur le vieux
Maréchal. Ses soldats, pour lui rendre
hommage, lui dédièrent cette chanson :
"Monsieur de La Palice est mort
Mort devant Pavie.
Hélas ! S'il n'était pas mort,
Il ferait encore envie."
Un scribe aurait pris le "f" de ferait pour un
"s" et écrivit le dernier vers "Il serait encore
en vie". C'est ainsi qu'un glorieux Maréchal
de France devint un fiasco ridicule pour
l'éternité ...**

Il fait chaud dans la longue montée vers St-Martin d'Estreaux. Je sollicite un arrêt pour satisfaire un besoin - décidément Pierrot fait défaut, car d'habitude c'est lui qui commande ces pauses -, court répit que mes compagnons exploitent pour faire une petite sieste réparatrice. La plongée vers la Loire est rapide et agréable. Le vent orienté nord-sud aujourd'hui nous porte désormais très franchement.

Roanne est vite atteinte. Nous traversons la ville plein centre, avec un rapide arrêt-contrôle-rafraîchissement. Un dernier coup d'œil complice pour la Loire, petite princesse qui deviendra reine en atteignant la bonne ville d'Orléans.

Nous quittons la N7 - la route des vacances - pour la N82. La grimpe vers Neulise est sévère. Bernard, le grimpeur, s'est envolé. Il est plus fort de jour en jour, le bougre. Et sans doute est-il mieux préparé que nous. Le raid Montauban-Badalona avec ses presque 600 km et 6000m de dénivellée, réalisé une dizaine de jours avant et en grande partie sous la pluie, n'est pas encore bien digéré. Jean-Pierre ne le pense pas, mais moi je le sens bien. Qu'Eole soit béni pour l'aide qu'il nous apporte !

Jean-Pierre nous invite à traverser **Feurs**. Il connaît cette petite cité depuis le brevet montagnard du Forez. Nous en profitons pour effectuer un arrêt "pizza-Coca" et pour téléphoner à l'Hôtel Central de Saint-Etienne, repéré sur le Guide FFCT et sélectionné pour sa situation en plein centre à 200 m de notre trajet. Jean-Pierre nous prédit un accueil très sympa. La voix de la patronne a fait "tilt" dans sa très fine oreille. Nous pouvons avoir confiance car il ne se trompe jamais.

Nous repartons vent arrière et à 26 km/h vers la capitale des Verts. Pas le moindre problème directionnel. Il est 20 heures à peine quand nous sonnons à la porte du Central, 3, rue Blanqui, tout de suite à gauche après l'Hôtel de Ville. Les compteurs indiquent 276 km et une moyenne de l'ordre de 21 km/h, plus conforme avec le profil du parcours. Et si le vent nous avait été contraire ? Serions-nous parvenus jusqu'à Roanne à cette heure ?

Qui a dit que la traversée de **St-Etienne** était un épouvantail à diagonalistes ? Il suffit de choisir ses heures d'arrivée (après 20h) et de départ (avant 6 heures), de dormir à l'Hôtel Central et d'aller toujours tout droit (sauf un tout petit crochet pour aller chercher la route du col du Grand Bois - alias République - bien indiquée). Quant à l'Hôtel Central, il est effectivement parfait pour un diagonaliste. Bien placé, chambres simples et pas chères, grand garage à 100 m pour garer les vélos et restaurant-pizzeria à 200m qui, sur recommandation, rassasie tout cyclo de pizza et de lasagnes succulentes pour la modique somme forfaitaire de 70F (quart de rosé compris !).

Après une nuit agitée, une aube frileuse, une matinée douloureuse sur la tôle ondulée, une orgie de taboulé, une sieste de 6 minutes, une remontée du Roannais toutes voiles dehors et un gueuleton de pâtes, chacun s'en fut prendre son pied dans un grand lit confortable. Je ne sais si l'un de nous ronfla, mais à 4h45, le réveil nous tira sans égard d'un sommeil paisible et très bénéfique. Comme

c'est chouette les Diagonales, surtout quand "ça baigne ...".

* * *

Pas de "p'tit déj" ce matin. Nous ne l'avons pas demandé car c'est du gâchis. Nous avons retardé le départ d'une demi-heure à l'unanimité car il nous paraît désormais évident que le Conseil des Diagonales nous a "à la bonne" et que rien ne peut plus nous arriver, surtout pas une inversion du vent.

La grimpe du **col du Grand Bois**, à froid, au lever du jour, n'est pas indolore. Mais le triple plateau est fait pour cela et rien ne nous presse. **Vélocio** nous attend au sommet, impassible dans le froid du matin. C'est ma première escalade du Grand Bois et ma première visite à l'Apôtre du cyclotourisme et je ressens une véritable émotion. Je tiens à fixer ce moment. Une chance ! À 20 mètres de là un camionneur s'est arrêté pour déguster un café. Il accepte aimablement de s'extraire de son engin pour venir nous prendre en photo. Je souris.

À propos de Paul de Vivie, dit Vélocio
Le Cycliste, c'était comme le Messie que nous attendions tous les deux mois avec impatience, parce qu'il nous apportait de Saint-Etienne la parole du Maître, cette parole, hélas ! que nous n'entendrons plus.
Avant même de me changer, de quitter mes lourdes "ailes de mouche", je me mis à parcourir Le Cycliste. Mes regards se posèrent sur un titre évocateur : "De bout en bout". Quatre mots qui devaient me faire peiner durant 120 heures quelques mois après !
En effet, dans cet articulet, Vélocio parlait de Brest-Menton, à la suite d'une lettre de ses lecteurs lui demandant : "Quel est celui de vos randonneurs qui établira le premier record de la traversée de la France dans sa plus grande largeur ?"
Georges GRILLOT - Extrait de Brest-Menton

Heureux ! Mais pourquoi mes compagnons font-ils cette triste mine ? Le froid peut-être ? Ils se jettent dans la descente tandis que je me change entièrement. Bonne précaution car il fait très frisquet dans l'interminable plongée sur Bourg-Argental, où, frigorifiés, nous nous précipitons dans le premier café ouvert.

La collation fut copieuse et très calorique. Je sens mes compagnons libérés. Le franchissement du Grand Bois les a "ramenés chez eux". Nous avons enfin laissé le bassin de la Loire, fleuve du Nord, des pays de langue d'oïl, des ciels gris et des landes obscures, pour la vallée du Rhône, fleuve occitan, large route ouverte vers les provinces du soleil, la grande bleue et le chant des cigales. Manifestement les 450 km qui nous séparent de Nice sont une formalité. Rien ne peut désormais leur arriver. Même un vent du sud acharné, même ce

"marin" et les torrents d'eau qu'il déverse parfois ne pourrait arrêter leur descente jusqu'à la mer.



Pour l'instant le vent est de secteur nord et nous dégringolons la rive droite du Rhône à vive allure. Andance, le défilé de Saint-Vallier, Tournon et Tain-l'Hermitage, cité jumelles qui fleurent bon le "Côte du Rhône", Saint-Péray, Charmes-sur-Rhône. Les bourgs s'enchaînent le long de ce fleuve puissant bien que domestiqué. Si la Loire est une douce princesse, celui-ci est un roi plein de force.

Nous rencontrons quelques cyclistes luttant contre le mistral. Sans doute vont-ils applaudir Indurain et compagnie qui disputeront tout à l'heure une étape contre la montre dans le cadre du Dauphiné Libéré. C'est du moins notre analyse quand nous croisons des véhicules BANESTO ou GAN surmontés d'étranges engins profilés.

Tut, tut ! Peu avant St-Péray, une voiture nous double. Le passager fait de grands signes. C'est ma sœur Lucette, conduite par sa fille Hélène. Elles ont ouï parler de notre passage. Elles viennent nous apporter un soutien moral et un paquet de gâteaux secs. Dommage que nous ne puissions accepter l'invitation à déjeuner mais leur maison est située à 3 km sur les hauteurs de la ville. Merci grande sœur, merci p'tite nièce.

En route pour **Etoile-sur-Rhône**, prochain contrôle et étape prévue pour le repas. Nous y parvenons vers 11h00, en avance sur nos prévisions. Comme c'est facile de respecter un tableau de marche quand "tout baigne".

L'accès à ce charmant village perché en rive gauche du Rhône exige un sérieux coup de rein. Taboulé, jambon, fromage, fruits, chocolat et pain, c'est notre menu habituel que nous dégustons à l'abri du vent tout près de la fontaine publique. Il fait très beau et le ciel est d'un bleu inconnu là-bas où nous étions hier.

Le départ est un peu laborieux. Nous prenons une direction sud-est et le vent est oblique,

quelquefois un peu contraire. Pour la première fois de la randonnée, Jean-Pierre accuse un petit coup de fatigue. Je le devine par la longueur de ses relais. Mais il ne dit rien. Il sait que c'est passager. Nous traversons Crest, à moitié endormie à cette heure de la sieste, sous la protection de son puissant donjon, nous laissons Saillans sur l'autre rive de la Drôme, nous luttons en silence contre le vent dans le secteur de Pontaix et nous entrons en Diois par la grande porte. Court arrêt à **Die**, non pour goûter la clairette, mais pour manger une barre de céréale et faire le plein d'eau. Jolie cité.

Le prochain contrôle est prévu à **Luc-en-Diois**. Le trio éclate dans le long faux plat qui précède cette localité. Jean-Pierre traîne un peu et Bernard est parti. Quand j'arrive sur la place centrale, j'aperçois au loin, près de la fontaine, les deux Bernard en conversation avec deux jeunes donzelles. C'est beau la jeunesse. Draguer en Diagonale ! Quelle santé ! Arrêt d'un bon quart d'heure, car un ravitaillement énergétique s'impose. Il fait chaud et devant nous se dresse le col de Cabre.

Je repars le premier, attiré par la mention "*Site du Claps*" (*Rochers*) repéré sur la carte. Très curieux ce chaos de rochers résultant d'un immense éboulement survenu au 15^{ème} siècle. La Drôme le franchit en sauts successifs, séparés par des bassins d'eau claire, dans lesquels des enfants jouent. Curieuse Nature. Je grimpe sur un rocher pour saisir le passage de mes collègues dans ce claps. Mais Bernard passe à fond, lancé vers le sommet de Cabre, avant que j'aie eu le temps de dégainer. C'est Jean-Pierre qui jouera la star sur les deux clichés.

Dans toute randonnée, il est des moments de souffrance et d'autres de bonheur. Mon second moment d'extase dans cette Diagonale, après le Val de Loire, fut l'ascension du **col de Cabre**. Il m'inquiétait un peu le bougre. Ce n'est, certes pas, le Galibier mais 10 km à 5%, en plein "cagnard", avec 8 kg de bagages et après 1100 km, ce n'est quand même pas une plaisanterie. Et bien, comprenez qui pourra, dès les premières centaines de mètres après Beaurières, j'ai senti cet état de grâce que l'on atteint parfois. J'ai su que le triple plateau serait inutile et que j'irais jusqu'en haut sans défaillir, côte à côte avec Jean-Pierre. Ce "cher copain" selon l'expression d'Eliane, mon épouse, est presque toujours à côté de moi dans les cols. Mais, meilleur grimpeur, il règle son allure sur la mienne. Aujourd'hui, je sens que je monte "comme lui". Bien et vite. Entre 12 et 14 à l'heure. Une joie profonde et muette m'étreint. Jamais je n'oublierai ce moment qui scelle encore davantage notre profonde amitié.

Au sommet, à 1180 m, point culminant de notre périple, nous quittons la belle vallée de la Drôme, pour plonger à toute allure vers le Buech et la Durance. Bernard nous attend au croisement de St-

Pierre-d'Argençon et nous filons toujours vent arrière vers Serres (court arrêt pour le goûter), Laragne et Sisteron, terminus de notre pénultième étape. Après un arrêt "Mac-Laren" pour le contrôle de nos carnets et un passage rapide à l'Hôtel Ibis où nous fûmes fort mal reçus par une grincheuse - moche de surcroît, ceci expliquant peut-être cela - nous atterrissons à l'Hôtel Cafétéria en plein centre-ville. Bon accueil du patron, chambre à trois lits simple et spacieuse, douche chaude et puissante, garage confortable pour nos montures, le chef (qui est aussi le patron) pour nous tous seuls, bref encore une bonne étape, simple mais confortable et dans nos prix. Nous sommes toujours sous l'aile protectrice des Conseillers.

Sisteron. J'adore cette belle cité, toujours vivante et pleine de couleurs. Je ne me lasse pas de contempler cette cluse impressionnante aux strates verticales, cette confluence entre la Durance aux eaux vertes, assagies par la retenue de Serre-Ponçon, et le Buech, aux eaux blanches et fougueuses, cette fière citadelle, plantée haute dans le ciel comme une couronne. Et puis, cette cluse est, pour ceux qui viennent du Nord, la porte de la Provence.

Ce soir encore le sommeil vient rapidement. La journée fut si belle : 262 km, une bonne moyenne (22,6), deux cols de haute lignée, une orgie de lumière et un moment de grâce dans la montée de Cabre. Les images défilent puis s'estompent... Un léger ronflement... Les copains sont déjà ailleurs.

* * *

Réveil à 5h. Départ à 5h30. il faut conserver les bonnes habitudes même si la dernière étape est courte. Après deux tentatives pour "petit-déjeuner" dans des bars déjà ouverts mais pas encore alimentés en pain, nous trouvons enfin de quoi mettre un terme à notre fringale aux **Grillons**, juste avant de prendre le raccourci à droite qui permet de shunter Digne (ça, c'est pour montrer à Francis POUZET, le "Rédac'chef". du Petit Diagonaliste, que je lis attentivement ses conseils !).

Rien à dire ce matin. Le vent nous aide un peu. Comme chaque jour, il est moins matinal que nous. Température fraîche mais agréable pour rouler. Nous progressons en silence. Je pense que chacun essaie - comme moi - d'intégrer à la fois notre réussite, désormais quasi inéluctable, et le retour au train-train quotidien qu'elle va entraîner dès demain. On n'est pas toujours content d'en finir quand ça marche aussi bien.

Nous retrouvons la N7 peu avant la clue de Chabrières. J'aime ces traits de scie dans la roche, ces murs verticaux, ces jeux de lumière sur les calcaires. Quelle force il a fallu à ce ruisseau pour vaincre cette montagne ! C'est David contre Goliath.

À Barrême nous retrouvons les routes empruntées l'an passé avec Jean-Pierre dans la Randonnée de la Lavande. Au sommet du **col des Robines**, nous jouons avec Jean-Pierre à "qui perd gagne". Je l'avais sournoisement "lâché" dans ce même col l'an passé (d'au moins 25 mètres !) et je tiens, cette fois-ci, à lui offrir les points de la seconde place (car Bernard s'est envolé comme dans chaque col depuis hier). Mais il a deviné mes intentions et lui aussi ralentit. Deux gamins...

Nous descendons "comme des bombes" sur Saint-André et il s'en faut de peu que nous rations Bernard, endormi sur un talus, peu après la sortie du village. Les lumières sont chaudes ce matin. Les eaux vertes et opaques du lac de Castillon reflètent les crêtes boisées. Quand nous attaquons le **col de Toutes Aures**, peu après St-Julien, Bernard a déjà disparu. Comme il descend mal (c'est lui-même qui le dit), il préfère prendre de l'avance. Nous prenons avec Jean-Pierre le rythme de montée "pépère" que nous affectionnons car il nous permet de papoter sans pour autant perdre le souffle. Bientôt le sommet. 1124 m d'altitude, Nice à 85 km : quelle belle descente !

Peu après le croisement de la route d'Annot, aux Scarrafels, je ressens comme un malaise. Mes souvenirs de l'an passé étaient différents. La vue de la voie du "**petit train des Pignes**" suspendue dans le vide, tordue, torturée, brisée par la puissance des flots me fend le cœur. Ce petit train bleu avait été notre compagnon durant notre dernière randonnée. Sera-t-il reconstruit un jour, ce train d'un autre âge, celui dans lequel on prenait le temps de vivre ? La crue printanière du Var a tout détruit sur son passage. Des tronçons entiers de la route sont encore en travaux, des bulldozers s'activent dans le lit, construisent des digues, posent des gabions, afin de canaliser les prochains flots. Mais domestique-t-on un fauve comme celui-ci ? Je pense à l'Elorn, à l'Aulne, les premiers fleuves côtiers que nous avons côtoyés. Comme ils étaient pacifiques !

Nous faisons la descente "non-stop" dans l'espoir de rattraper Bernard. Mais rien à faire. Cet animal nous a pris un bon quart d'heure dans la montée... ou alors il descend mieux qu'il ne le dit. À **Entrevaux**, je ne résiste pas à un "arrêt-photo". Encore un site "qui me fait quelque chose". La rivière tout en bas, le rocher cisailé et là-haut, la citadelle construite par Vauban et son zigzaguant chemin d'accès fortifié. Et puis, le charme de la Porte royale avec son pont-levis et ses deux tours rondes de couleur ocre.

Je retrouve mes compères à l'entrée de **Puget-Thénié** et nous allons sans hésiter au petit restaurant près de la gare, où nous avons été si bien reçus l'an passé. Bis repetitum !



Le patron et la patronne n'ont pas changé, le déjeuner est super et nous avons cette fois-ci en prime une charmante serveuse. Qu'il fait bon déjeuner sous les platanes à moins de 100 km du but et avec plus de 12 heures de délai devant soi ! Dites, les gars, vous êtes sûrs qu'on en fera une autre de Diagonale ? Parce que autant de chance, c'est une fois sur mille.

Nous repartons toujours avec notre "petit moteur" à air pulsé. Mais quelle curieuse sensation ! Le moteur enclenche soudainement la marche arrière peu avant la confluence de la Tinée et le défilé de Chaudan. Des bourrasques violentes nous agressent et nous font tanguer sur la route. Il en sera ainsi jusqu'à St-Martin du Var avec une décroissance progressive du courant adverse. Puis brutalement Eole retrouve le bon sens et c'est à 35 km à l'heure que nous plongeons dans l'infâme trafic routier de la banlieue niçoise.

Un gros paquet de minutes plus tard, nous zigaguons sur le large déambulatoire cyclo-piétonnier de la Promenade des Anglais, au milieu d'une faune hétéroclite que nous ne cherchons pas à identifier. Arrêt "contrôle-coca-pâtisserie" dans la vieille ville avant les premières rampes de col de Villefranche où nous espérons bien retrouver un peu de calme. Un peu, oui, mais pas davantage.

Bernard maintient la pression dans la montée d'Eze mais cette fois-ci, Jean-Pierre lui répond et "les petits" s'envolent comme des moineaux. Court arrêt à Eze pour signer et poster la seconde carte postale. Ça grouille de touristes et nous fuyons le

plus vite possible. Le but est proche, mais il ne faut pas avaler le dessert sans le déguster. C'est quand même chouette ces paysages marins, si l'on sait faire abstraction du béton.

Menton est là. Nous sollicitons un employé municipal en service pour nous faire la classique photo d'arrivée. Mais pourquoi mes copains font-ils encore la tronche ?



La seule photo sur laquelle Bernard fait un sourire, c'est à Ploërmel aux côtés de son compère Loisel⁴. Significatif non ?

Le coup de tampon "de la victoire" tombe sur nos carnets de route à 16h40. 207 km pour cette dernière étape et une moyenne de l'ordre de 22,5 km/h.

Nous terminons un périple de 1345 km, en cinq étapes. Un peu plus de 58 heures de selle (et presque autant de repos) à une moyenne générale de 23 km/h (20 pour nous et 3 pour Eole).

Notre accolade n'est pas aussi chaleureuse qu'à Hendaye, il y a 12 mois. La valeur de la performance est liée à la difficulté et à la souffrance et nous n'avons jamais souffert.

Nadine, épouse de Jean-Pierre, a déjà tout organisé. Une chambre est réservée dans l'hôtel voisin. Vite une douche ! Pas le temps de traîner, mon train quitte la gare dans 50 minutes !

Nous avons fait un superbe voyage, d'une belle richesse culturelle et touristique. Nous avons connu de très beaux moments et nous avons vécu des minutes d'intense bonheur. Aucun incident réel entre nous. Même la "péripétie Loisel" n'est pas venue ébrécher notre solide complicité. Une réussite totale dans les choix d'intendance, trop souvent sources de discorde. Plan de marche bien construit puisque

⁴ voir le texte de Bernard, en seconde partie

facilement respecté (trop facilement peut-être mais que faire quand le vent vous pousse ?). Aucun incident mécanique, sinon un ridicule petit rayon changé en 90 secondes quand le vélociste de Montluçon a bien voulu s'en occuper. Même pas une crevaisson... Bref, la perfection.

Alors pourquoi cette pointe de déception ?

Le pot d'adieu est conventionnel, un peu tristounet. Seule Nadine a son dynamisme habituel. Je ne parviens pas à analyser les raisons de cette morosité. Est-ce toujours triste une fin de Diagonale ?

En quittant mes amis après des adieux abrégés, je prends la décision de programmer un enchaînement dès l'an prochain : un binôme, voire un triangle, pourquoi pas ? Au moins, je saurai si la fin d'une Diagonale est toujours un déchirement !

Gilbert JACCON
Octobre 1995

Post-scriptum, 9 ans après...

Avant même d'arriver à Menton, nous sentions bien tous les trois que la belle entente et la solidarité de 1994 dans Menton-Hendaye, il y avait juste un an, s'était envolée. Assurément, la présence de Bernard Loisel, dont personne ne pourra nous convaincre, et encore moins Jean-Pierre qui avait expressément dit et écrit qu'il ne la souhaitait pas, qu'elle était fortuite, est venue casser quelque chose, au moment du départ. Les deux Bernard - Gourrier et Loisel - sont de très vieux complices qui se sont créé un univers qui leur est propre et dans lequel il est très difficile de s'insérer (surtout pour moi qui n'ai pas l'accent et qui porte vingt années de plus !). Les Brigittes, les Mouettes, les Cardonillards... (voir la seconde partie de ce document) sont les personnages de ce monde "loisilien", totalement fermé pour moi. Je crois qu'il n'existe - ou n'existait - qu'entre eux et ils devaient s'isoler pour le faire vivre. Du trio de départ, le faux quatuor était déjà cassé en deux, avant même la sortie de Brest... Dommage...

En quittant mes deux compères et Nadine Ratabouil, à la gare de Menton, je sentais une sorte de mauvais pressentiment : n'étais-ce pas ma dernière Diagonale avec Bernard ?

Elle le fût.

Et la lecture de la seconde partie de ce document, rédigée par Bernard, donne les motifs de cette « fin de complicité. »

Gilbert JACCON
Décembre 2004

FEUILLE DE ROUTE

DIAGONALE - MENTON-HENDAYE - N°95099

FEUILLE 1/2

BERNARD GOURRIER, GILBERT JACCON, JEAN-PIERRE RATABOUIL

Date	Cont-rôle	LOCALITES	DISTANCE		Horaire	ROUTES	Commentaires
			partielle	cumulée			
Diman. 04/06		BREST		0	5h00	D712 D764	MICHELIN n°58
		SIZUN	38	38	7h00 7h30	D764 D785 D36	poster carte départ
		COL DE TREDUDON	18	56	8h45	D36 D764	
	C1	ROSTRENEN	49	105	11h00 12h00	D764	MICHELIN n°59
		PONTIVY	37	142	14h00	D764	
	C2	JOSELIN	35	177	15h30 16h00	D122 D772	MICHELIN n°63
		MAURE-DE-BRETAGNE	47	224	18h15 19h15	D772	
		BAIN-DE-BRETAGNE	26	250	20h35	D772	1ère étape : 279 km dénivelée : 1120 m moy. route : 19,9 km/h moy. gén. : 16,4 km/h durée : 17h00 arrêts : 3h00 route : 14h00
	C3	CHATEAUBRIANT	29	279	22h00 5h00	D163	
	Lundi 05/06		CANDE	32	32	6h25	D963 N23
		ANGERS	39	71	8h15 8h45	N152	MICHELIN n°64
C4		MONTMOREAU	59	130	11h30 12h30	D947 D751 D749 D760	
		STE-MAURE-DE-TOURAIN	58	177	14h45	D760 D59	MICHELIN n°68
C6		CHATILLON-SUR-INDRE	50	227	17h00 17h45	N143	
		CHATEAUROUX	48	275	20h05	D943	2ème étape : 311 km dénivelée : 500 m moy. route : 21,6 km/h moy. gén. : 18,7 km/h durée : 16h50 arrêts : 2h15 route : 14h35
C7		LA CHATRE	36	311	21h50 5h00	D943	
		CULAN	29,5	29,5	6h25	D943	
		MONTLUCON	32,5	62	8h00 8h30	N145	MICHELIN n°69
		MONTMAROULT	31	93	10h10	N145 D46	
Mardi 06/06	C9	ST-POURCAIN-S-SIOULE	30	123	11h35 12h45	D46 N7	
		LAPALISSE	31	154	14h15	N7	MICHELIN n°73
		ROANNE	48,5	202,5	16h40 17h30	N7 N82	
		FEURS	39	241,5	19h35	N82	3ème étape : 282 km dénivelée : 1450 m moy. route : 19,8 km/h moy. gén. : 16,8 km/h durée : 16h45 arrêts : 2h30 route : 14h15
		SAINT-ETIENNE	40,5	282	21h45	N82	

DIAGONALE - MENTON-HENDAYE - N°95099

FEUILLE 2/2

BERNARD GOURRIER, GILBERT JACCON, PIERRE LACOMBE, JEAN-PIERRE RATABOUIL

Date	Cont-rôle	LOCALITES	DISTANCE		Horaire	ROUTES	Commentaires	
			partielle	cumulée				
Merc. 07/06	C11	SAINT-ETIENNE		0	5h00	N82	MICHELIN n°76	
		BOURG-ARGENTAL	28	28	7h00 7h30	N82 D82 N86		
	C12	TOURNON	47	75	9h45	N86 D11 N7 D111A	MICHELIN n°77	
		ETOILE-SUR-RHONE	32	107	11h15 12h15	D111 D93		
	C13	CREST	16,5	123,5	13h00	D93	MICHELIN n°81	
		DIE	37	160,5	14h55	D93		
		LUC-EN-DIOIS	18	178,5	15h55 16h30	D93		
	C14	COL DE CABRE	24	202,5	18h10	D993 D993B N75	4ème étape : 259 km dénivelée : 1775 m moy. route : 19,1 km/h moy. gén. : 16,2 km/h durée : 16h00 arrêts : 2h35 route : 13h25	
		SERRES	22,5	225	19h00 19h30	N75		
		SISTERON	34	259	21h00 5h00	N85		
		LES GRILLONS	28,5	28,5	6h25	CC D12 D17 N85		
	Jeudi 08/06	C15	BARREME	31,5	60	8h00 8h45	N202	5ème étape : 211 km dénivelée : 1225 m moy. route : 19,6 km/h moy. gén. : 18,2 km/h durée : 13h00 arrêts : 2h15 route : 10h45
			ST-ANDRE-LES-ALPES	13	73	9h40	N202	
			PUGET-THENIERS	45	118	11h40 12h40	N202	
		C16	VIEUX-NICE	64	183	15h30 16h00	N7	
			EZE VILLAGE	12	195	17h00	N7	
	MENTON	17	211	18h00				
	FIN DU DÉLAI LE 09/06 à				1h00			

Distance s		
	part.	cumul.
04/06	279	279
05/06	311	590
06/06	282	872
07/06	259	1131
08/06	211	1342

Dén. totale = 6.100 m
(estimée sur cartes)

REALITE DU TERRAIN

Dimanche 4 juin : BREST - CHATEAUBRIANT 287 km

 + 8 km sur road book
arrivée 19h10, avance de 2h50' !

Lundi 5 juin : CHATEAUBRIAND - LA CHATRE 313 km

 + 2 km sur road book
arrivée 20h30, avance de 1h20'

Mardi 6 juin : LA CHATRE - ST-ETIENNE 276 km

 - 6 km sur road book
arrivée 21h00, avance de 45'

Merc. 7 juin : ST-ETIENNE - S ISTERON 262 km

 + 3 km sur road book
arrivée à 19h50, avance de 1h10'

Jeudi 8 juin : SISTERON - MENTON 207 km

 - 4 km sur road book
arrivée à 17h05', avance de 55'
et marge de 7h55' avant la fin du délai.

Distance réelle parcourue = 1.345 km
Dénivelée totale = ? (non mesurée)

SECONDE PARTIE

HORS-LE-MONDE

Texte de Bernard GOURRIER

La vie existe-t-elle en dehors des Diagonales ? Souvent, notre vie quotidienne confine à l'inexistence, la Société a tendance à nous réduire à l'état de légume. Pendant cinq jours, au moins, je sais que je vais exister, que mon corps et mon âme vibrant à l'unisson vont écrire une belle page de légende, que nous frôlerons, tout au long de ce BREST-MENTON, l'essentiel de l'Homme et du Temps.

o o o

Il fait bon, ce samedi après-midi à Brest. Je flotte dans les rues qui glissent vers le pont de Recouvrance, bercé par le chant des mouettes et cette vague rumeur qui monte de l'Océan. Des filles stationnent devant un bar. Elles me semblent lointaines, soudain, à moi qui vais partir en Diagonale, propulsé dans un autre monde, et cela me procure un petit pincement au cœur.

Gilbert et Jean-Pierre, mes compagnons et minutieux organisateurs, sont restés à l'hôtel. J'imagine, étalé sur les lits, pléthore de cartes routières, de potions, de crèmes et de pommades, de barres énergétiques et de gâteaux de riz...

Vers 19 heures, repas d'avant raid dans une crêperie. Les seins de la serveuse m'évoquent une réclame de bière, mais des crêpes, c'est quand même un peu léger. À 21 heures, après une courte promenade le long des bateaux de guerre, nous sommes dans le lit. La nuit vient tard en juin à Brest, nous n'avons guère sommeil, un peu nerveux que nous sommes. J'essaie de me distraire de pensées étrangères au vélo : une lointaine et tendre compagne, une plongée dans le Temps... En vain. Le sommeil se refuse à moi, et Gilbert bouge dans son lit.

o o o

4h10, le couperet du réveil ! Je tire les rideaux, il pleut dans la lueur des réverbères, c'est un vrai départ de Diagonale. Allez hop le cuissard, les jambières, le blouson... Une bouchée de brioche (beurk), quelques gorgées de café infect... Nous

voilà déjà devant le garage avec Jean-Pierre, persuadé de la fin prochaine des pluies. Nous remontons une avenue jusqu'au commissariat pour le pointage traditionnel, des grappes de jeunes éthyliques nous croisent et nous saluent. À Brest, on aime le vélo et les boissons qui titrent !

Mais ô surprise, qui aperçois-je devant les grilles, les yeux rouges phosphorescents dans la nuit, la cape en lambeaux flottant aux quatre vents, le Gitane modèle "sparadrap" tordu dans tous les sens et bardé de sacs-poubelles ? LE RENARD ! Bernard Loisel, le Renard ! Il est arrivé la veille à Brest, au terme d'un PERPIGNAN-BREST d'enfer, vent dans la gueule pendant quatre jours, à la limite du délai ! Et le voilà qui part aussi pour MENTON, sur un itinéraire presque identique au nôtre. Il parle de fatigue, d'épuisement, d'abandon imminent, mais je connais le Renard !

o o o

5h00, c'est parti ! Gilbert et Jean-Pierre, les lance-flammes du petit matin ont pris quelques hectomètres d'avance et foncent sur la route de Guipavas. Toujours des voitures remplies de poivrots qui slaloment vers le centre-ville, fraîchement éjectés d'un fest-noz de campagne... Bernard roule à mes côtés et me raconte son PERPIGNAN-BREST, le petit-déjeuner offert par un proviseur sous le préau d'un quelconque collège où il avait étendu son duvet, l'ascension finale du redoutable Menez-Hom... Il me confie que c'est la dernière fois... Une Diagonale par an, cela suffit ! Surtout à la dure !

Mes deux compagnons de la 95099 ont disparu devant, absorbés par le brouillard et le crachin. Tant pis ! À plus tard sans doute... Avec Bernard, et la venue du petit jour, je retrouve nos vieux réflexes d'antan, nos interminables et joyeuses digressions sur le monde, la quête poétique des "Brigittes" sur le bord des routes ou au détour des villages encore endormis.

Au Roc Trévezel, il faut nous quitter, sans doute provisoirement. Gilbert et Jean-Pierre, grands commandeurs des 100 cols, m'attendent pour aller "gratter" l'Ode Tredudon, sorte de Galibier breton à

plus de 300 mètres d'altitude. C'est là qu'une apparition surgit de la brume, le premier sariste⁵ du raid en tenue d'été, insensible à l'humidité. Afin de nous aider, il va nous entraîner dans une boucle supplémentaire de cinq ou six bornes en nous racontant ses exploits dans Paris-Brest-Paris, le tout à un rythme impropre à un diagonaliste qui a encore du chemin à accomplir. Pour freiner l'ardeur du sariste performant, je me laisse glisser cent mètres derrière en fredonnant des airs d'Alan Stivell. Ce que je suis bien, seul ! Gilbert fait un peu l'accordéon, reniflant, lui aussi, le coup fourré. Seul Jean-Pierre tient tête au sariste. Il est comme ça Jean-Pierre...

À Carhaix, je crois qu'il y a contrôle et le sariste nous quitte sans un pot. Mais le bistrotier s'avère "super-sympa", puisqu'avec le café il nous offre d'immenses tartines de beurre salé. Vive la Bretagne ! Le ciel s'est fait plus serein et nous reprenons la route, débarrassés des capes qui tombent la moyenne. Nous reprenons aussi le Renard dans une bosse avant Rostrenen. Il est un peu usé, le Renard, mais j'ai confiance en lui. Je sais que passées 17 heures, il nous mettra tous minables et il faudra accrocher les wagons. Rostrenen, Pontivy, la Bretagne défile en d'infinis vallonnements, et j'aime ça, vous pouvez pas savoir ! Le plat m'emm... c'est bien connu dans le Milieu. Bernard aussi apprécie ce toboggan et nous nous en donnons à cœur joie, piaillant, raillant, écornant, rigolant et devisant... À Pontivy, Gilbert et Jean-Pierre qui ont pris le large nous attendent pour la bouffe. Bernard qui n'est pas dans notre Diagonale ("*je suis libre, moi !*" se plaît-il à me dire) va faire ses courses personnelles, puis finalement nous rejoint dans le bistrot où nous avons étalé les nôtres : jambon, tomates, yaourts, gâteaux, toutes les victuailles habituelles. Je ne sais que dire à Gilbert et Jean-Pierre, comment leur demander s'ils sont heureux ou non... Au cours d'une vie, on s'achemine peu à peu vers le silence. Afin de ne pas froisser les autres, de ne pas se mettre au ban de la Société, on finit par fermer sa gueule. À la maison, au travail, partout et même sur le val, motus et sourire convenu !

o o o

L'après-midi va crescendo. Le vent de Nord-Ouest nous est un allié précieux, il fait presque beau et le bonheur s'écoule à 28 de moyenne. Avec Bernard, maintenant, on est devant et les bosses s'aplatissent devant nous. C'est du délire ce qu'on est heureux ! Tout d'un coup je me sens JEUNE, j'ai envie de rire, de chanter, de zigzaguer, de faire le zouave sur la bécane ! Josselin et son château, Maure, Bain-de-Bretagne, où diable nous sommes-

⁵ Victor ROSNEN de Carhaix, cf. page 3

nous arrêté goûter dans une pâtisserie, où je me vis, malencontreusement, envoyer au sol quelques paquets de fragiles sablés⁶ ? Sans doute pas très loin du bled ou un second Rambo⁷ du SAR⁸ vint à notre rencontre. Le profil-type du mangeur de bitume. Les oreilles un peu décollées, le regard fuyant, inquiétant, le cuissard descendant sur de puissantes cuisses velues... D'entrée, il se glorifie de son temps dans Paris-Brest et d'un certain STRASBOURG-PERPIGNAN via le Grand St-Bernard, suivi d'un PERPIGNAN-BREST par l'Envalira ! Avec Bernard, on en évite de justesse la chute dans le fossé !



Les deux Bernard (Loisel à dr.) à Ploermel. Des léopards ?

Mais voilà déjà Châteaubriant, il est à peine plus de 19 heures ! Merci vent d'Ouest, tu as humilié le road book et ce soir, bien tranquillement, nous pourrons dîner et coucher dans une petit hôtel fort sympathique. Jean-Pierre est satisfait, et nous avec, il y a de quoi... Mais le renard, lui, continue sa route...

⁶ Maure de Bretagne, précisément ! (cf. page 4)

⁷ ce Rambo a pour nom, René Collomb, cf. page 4

⁸ SAR = Service d'Accompagnement Routier, réseau de l'amitié fondé par Georges Mahé, alors président de l'Amicale des Diagonalistes de France

Jusqu'à minuit, c'est son principe. Tout à l'heure, il pointera aux portes d'Angers. Je regarde sa silhouette chétive se fondre dans le soir, là-bas au bout de l'asphalte. Un peu envieux et nostalgique. Le reverrons-nous ?

o o o

Les réveils de diagonalistes s'avèrent toujours pénibles et douloureux. Repartir, remettre "ça", c'est l'éternelle histoire des Diagonales. Le monde ordinaire dort encore, on descend à pas feutrés l'escalier de l'hôtel, on cherche à tâtons la lumière du garage, on arrime à nouveau les sacoches... Non, on ne se sent pas très bien dans le cuissard, on aurait tant aimé rester un peu plus entre les draps si doux... une petite heure, allez !

Mais ça repart quand même. En fait, la nuit s'en ira vite. Déjà, à l'horizon des longues lignes droites qui filent vers Angers, le ciel bleuit, puis rosit.

Une petite fraîcheur, à peine. Gilbert et Jean-Pierre, cent mètres devant, sérieux, appliqués. Se parlent-ils, et s'ils se parlent, que se disent-ils ? Moi, je dors derrière, comme d'habitude, jusqu'au petit-déjeuner. C'est vrai, ces inutiles relais matinaux me répugnent. Entre chien et loup, ils peuvent se révéler dangereux. J'ai envie de voir autre chose qu'un pare-boue et le cul d'un diagonaliste. J'ai besoin d'ampleur, d'air, d'espace. De liberté.

Des villages endormis défilent. Vous les décrire ? Ce sont des villages avec des maisons, des églises, des magasins fermés, des chiens errants, un peu abrutis...

J'évolue dans mon silence. Tout à l'heure, je serai bien. Angers n'est plus très loin. Avec Jean-Pierre, on s'engouffre sur une voie rapide qui devrait nous conduire au centre-ville. Mais Gilbert beugle. Pas question d'emprunter une telle horreur, fut-elle déserte. M'admirant au passage, je ne pipe mot et obtempère. Nous voilà donc partis dans les ZUP et les ZAC à la recherche du centre-ville perdu. Heureusement, on finit par retrouver les tours de la cathédrale, et c'est dans une brasserie de faubourg que nous jetons l'ancre pour le petit-déjeuner.

Cérémonial habituel : café, chocolat, tartines, consultation des cartes et du journal (la météo, le rugby), dépose des boudriers et de tout l'attirail sur les tables voisines. Bref, trois diagonalistes, cela prend de la place !

o o o

Après Angers, on suit la Loire et cela s'avère un peu casse-bonbons. Des lignes droites le long d'un fleuve paresseux, où les fanatiques du relais à 28 à l'heure s'en donnent à cœur joie. On passe sur un pont qui nous donne toute la mesure de ce fleuve

un peu fade. De l'autre côté, c'est un peu touristique, il y a des châteaux et de belles demeures, et des machins-choses troglodytes. Ce qui fait dire à Gilbert : « *Hier, c'était le granite, aujourd'hui, c'est la craie.* » Moi, c'est plutôt le macadam qui m'intéresse, sérieusement dégradé en ces lieux, qui donne à nos vélos la danse de Saint-Guy. Saumur, bientôt, passage devant le cadre Noir, puis à nouveau la Loire, jusqu'à Montsoreau où l'on décide de se restaurer. Une omelette-salade fait envie à Gilbert. Pourquoi pas ?

C'est alors que surgit le Renard. Je le croyais déjà à Saint-Etienne, mais ce matin, un peu las, il n'a pu quitter à l'heure voulue les bras de Morphée. Il a musardé quelques 80 km, un peu perturbé, ne sachant si nous nous trouvions devant, ou derrière...

Le fait est qu'on se retrouve tous les quatre à table, dans la foule bruyante du pastis-PMU, et en présence de Bernard, j'émerge à nouveau de mon silence.

Un petit café, et ça repart à fond la caisse. Des relais, encore des relais sous le ciel vaporeux... La France est grande, et Menton si loin encore ! Avec Bernard, nous apprécions des digestions plus douces, parfois agrémentées de sieste. À la faveur d'un arrêtipipi contre le mur du château d'un ancien ministre, nous sommes irrémédiablement largués. Bernard semble un peu furieux de ne pas être attendus, je tente de l'apaiser, mais finalement nous revenons tous réacteurs allumés sur les as du relais digestif.

S'ensuivent des mots, derrière, que j'ai peine à entendre. Entre Gilbert et Bernard. Puis la grosse voix de Jean-Pierre qui gronde. Puis Bernard qui démarre, prend cent, deux cents mètres, n'est plus là-bas qu'un point bleu fictif...

Les trois de la 95099 se retrouvent entre eux. Il y a du silence. Mon cœur bat la chamade. Cet incident malencontreux ravive les vieux démons de DUNKERQUE-PERPIGNAN⁹. Il faut à tout prix sauver les meubles, arriver à Menton l'âme saine et le corps sauf.

Nous nous arrêtons pour boire un coup dans une station-service. Les langues se délient, même si évidemment on ne parle plus du Renard. Je sens qu'on a envie de s'aimer, que tous les trois on veut sauver la Diagonale...

⁹ Bernard Gourrier fait ici allusion à la première Diagonale qu'il avait organisée et réalisée en 1992 avec Jean-Pierre, Bernard Loisel et deux autres membres très « cyclosporitifs » du MUC (leur club de Montpellier). L'équipe de 5 était arrivée à Perpignan, en trois « morceaux » et très mal au point de vue relationnel. Il semble que les deux Bernard s'auto suffisent et supportent mal, lorsqu'ils sont ensemble, les « caprices », ni même la présence des autres... (note de Gilbert – décembre 2004)

La route continue. Plus question de rouler à 28, nous abordons les régions du Centre et cela ondule de plus en plus. L'après-midi qui avance, le relief, je me sens de mieux en mieux. le diesel est chaud. À Châtillon sur Indre, visions fugitive de Bernard, affalé sur un banc avec des petits Lu. Son regard ! Je lui adresse un signe discret de la main... Nous entrons dans le bar en face, où agonisent quelques poivrots de fin d'après-midi. Un petit goûter original et quelque peu infâme : frites et croque-monsieur. Et le train fuse à nouveau sur les lignes droites de Châteauroux. Des relais, des relais, et la France sous nos roues... À 20h30 l'étape la plus longue du raid (314 km) est bouclée, George Sand nous accueille à La Châtre, dans un hôtel cossu mais sympathique. La Châtre... Il faut faire des Diagonales pour échouer ici, au fin fond du fond de la France dite profonde. Sur la table défilent des mets peu diététiques, il y a même une journaliste de Montpellier, de passage elle aussi par hasard... Ce soir, j'ai la tête un peu vide et les jambes légères, je flotte dans une attente imprécise, une attente peut-être, qui me raccroche à la Jeunesse.

o o o

Mauvaise nuit à La Châtre. La salade de gésiers, le navarin d'agneau, c'est sympathique, mais pas pour l'estomac d'un diagonaliste... On s'en "reva" dans la nuit noire. Des nuages masquent les étoiles, pourvu qu'on évite la pluie ! Je me tiens quelques dizaines de mètres derrière mes deux compagnons qui pédalent gravement. La route de Montluçon ondule, mais pas trop quand même. Les premiers poids-lourds nous frôlent... Je sens Jean-Pierre un peu perturbé par sa roue voilée. Mais sûr qu'à Montluçon, on trouvera un vélociste... Montluçon, enfin, sous de gros nuages... Une ville du Centre de la France qui s'éveille, des ouvriers partant à l'usine en vélo, et qui nous regardent curieusement... Ici, le téléphone portable n'a pas fait encore de ravages. Tandis que nous nous jetons dans un bar pour le petit-déjeuner, Jean-Pierre tambourine à la porte d'un vélociste. Mais, enfin, Jean-Pierre il ouvre à 8h30, un peu de patience ! Quelques tartines plus tard, le vélociste a enfin ouvert ses grilles. Seul l'employé est là, et le remplacement du rayon cassé de Jean-Pierre semble le plonger dans l'embarras... Il faudrait attendre la patronne, qui à cette heure-ci se bombarde encore de divers sprays à l'autre bout de la ville. Je m'approche de Jean-Pierre et lui désigne ma montre. On est en Diagonale, tonnerre de Brest, explique au monsieur le délai ! L'employé enfin s'active et nous repartons après une bonne heure passée à Montluçon. Rien n'est perdu, gardons notre sang froid.

Et maintenant, c'est le toboggan, le grand scenic railway de Brest Menton. Au vu du profil d'étape vomé par l'ordinateur de Gilbert, j'ai vite compris que ce parcours ne pouvait que m'avantager. Une Nationale sinistre à perte de vue, montant et descendant impitoyablement, sous un ciel sinistre, encombrée de sinistres poids-lourds vrombissants... Lorsqu'au bout de douze années de vélo, on a enfin acquis le "métier", on est en droit de se régaler de ce genre de délicatesse. Pas le moindre coup de pédale dans les descentes, quelques mouvements de relaxation, et hop le petit coup de rein ravageur dans les côtes... Le moindre coût d'énergie, la moindre fatigue. Cette route, je voudrais qu'elle dure éternellement... Gilbert et Jean-Pierre ne semblent pas partager mon enthousiasme et mon approche des difficultés, et, dans le village perché de Montmarault où je les attends, ils arrivent le regard un peu en travers et la langue pendante.

Nous nous en tirons néanmoins et pointons comme prévu à Saint-Pourçain sur Sioule à midi, où nous dévalisons la supérette Casino. Dans le bistrot où nous déballons notre barda, nous mettons un peu le souk mais la jeune patronne est compréhensive et souriante ; j'effectuerais volontiers une diagonale au fond de son lit !

Il faut repartir, et on repart ! Les relais digestifs, j'aime pas trop, vous savez bien... On rejoint une nationale puis une autre. Il y a des cotes et des descentes, des villages apaisés, de l'herbe pour s'allonger un peu sur le bord de la route, et le soleil qui revient peu à peu... Je suis heureux, je chante, je m'envole dans les montées, je fais le pitre dans les descentes, remuant le cul comme une danseuse du Crazy... "Allez, allez Milord", "À bicyclette"... Les refrains m'assaillent au fil des kilomètres, oui je suis heureux ! Et mes compagnons, le sont-ils au moins ? Je n'ose leur demander, par timidité, de peur de commettre un impair, mais je l'espère de tout cœur. Ils ont eu une si lourde saison ! Toute cette campagne de brevets qualificatifs¹⁰ si astreignants ! Cela pèse dans les jambes...

Mais en dépit des inévitables fatigues passagères, des coups de pompe, de sommeil, BREST MENTON est en train de s'offrir à nous. Le road book se laisse caresser, voilà Roanne où on nous fait la fête dans un bistrot de jeunes. Il reste quelques 80 bornes jusqu'à Saint-Etienne, une bosse un peu longue avant Feurs où j'obtiens l'autorisation de m'isoler, et à 21h00 enfin, les tours de la capitale forézienne, cernée de montagnes aux contours sympathiques.

¹⁰ pour Paris-Brest-Paris, 1995 en août (brevets de 200, 300, 400 et 600 km obligatoires avant le 15 juin).

Cette nuit, après un dîner à base de glucides plutôt lents, nous dormirons sans doute mieux, envahis peu à peu par la sérénité des jours qui s'écoulent et se gagnent...

Et toi, Bernard, où es-tu ce soir ? Dans quel champ, sous quel préau as-tu jeté ton duvet thermique ? As-tu enfin retrouvé ta fameuse cinétique de l'éternité ? Je suis sûr que tu vas peupler mes rêves agités de diagonaliste. Tu y prendras l'aspect d'un diabolotin aux yeux rouges, me traitant peut-être de "légume", me désignant hargneusement le chemin à suivre : celui bordé de flammes et parcouru de coulées de lave brûlante !

o o o

La France est un immense terrain de jeux et une Diagonale, c'est long ! Il faut donc, de temps en temps, varier les plaisirs, afin de ne pas s'endormir, de ne pas trouver le chemin interminable. Occuper les jambes, mais aussi la tête.

Ce matin, nous nous sommes octroyés une demi-heure de repos supplémentaire et à 5h30, nous slalomons entre les rails des tramways de Saint-Etienne. La capitale forézienne s'éveille et, pour nous, en guise de douche matinale, nous attend le col de Grand Bois, fief de l'apôtre Velocio. La pente d'entrée s'avère appétissante, mais je laisse mes inséparables compagnons prendre du champ et palabrer. Je musarde dans le brouillard. Un petit arrêt-pipi, un autre-pâquerette à l'intention d'une créature aimant les fleurs. Toujours cette sérénité en moi, comme lors d'un simple voyage itinérant. Non loin du sommet, sur l'altiplano, j'ai rejoint mes compagnons pour la photo souvenir devant la stèle de l'apôtre¹¹.

Il fait bien frais dans la très belle descente et dans le bistrot de Bourg-Argental, pour la première fois de cette Diagonale, nous grelottons.

Après ce délicieux petit-déjeuner, où pléthore de baguettes est engloutie, nous rejoignons assez vite la vallée du Rhône sous le soleil retrouvé. Au bord de la N86, nous adoptons la tenue estivale et en avant pour les relais. Impression de rentrer à la maison, de fondre vers le sud, les vacances, cahiers au feu et...

À hauteur de Bled-sur-Rhône, la sœur de Gilbert nous fait coucou, un paquet de Figolu à la main. Quelques mots s'échangent puis la logique de la route reprend ses droits. Le sommeil me tenaille. J'ai du mal à garder les deux yeux ouverts en même temps. Nous contournons Valence. Sur le pont du Rhône, une rafale de Mistral nous déséquilibre. Etoile-sur-Rhône est le lieu choisi pour le pique-nique. Nous nous installons à portée de nez des

chiottes municipaux et ingurgitons notre taboulé-yaurts-fruits.

Sur la route de Crest, la circulation s'avère moins dense, mais j'ai toujours sommeil. Une petite chaleur prévaut et les Alpes se profilent. J'aperçois, sur les hauteurs du Vercors, quelques résidus neigeux... Afin d'échapper aux relais et de distraire mon esprit, je m'arrête pour téléphoner au QG montpelliérain. Puis je reviens à fond la caisse, ça me réveille ! À Die, nous sommes arrêtés devant une fontaine. Il me semble déceler une lassitude dans le trio, une chute de dynamisme. Pensons au col de Cabre ! Lui saura nous émoustiller, sans doute. Le prochain contrôle est prévu à Luc-en-Diois, où un soir d'été, je posai mes sacoches... Précédant mes compagnons, je déboule sur la place et qu'y aperçois-je, en grande conversation avec deux "Brigittes" du crû ? L'ami LOISEL, bien sûr !

Il me présente ses deux conquêtes et nous échangeons quelques mots furtifs sur le raid. Désormais, il se sent bien, merveilleusement bien dans sa solitude et sa cinétique. Alors qu'arrivent Gilbert et Jean-Pierre, lui s'en va, à l'assaut de la montagne cabraise...

J'avoue que j'aurais aimé prendre un moment la roue du Renard, mais notre arrêt se prolonge... Il faut reconstituer les forces, boire, manger, uriner et déféquer, telle est la vie des hommes... Une bonne vingtaine de minutes plus tard, nous sommes prêts à partir. Ayant obtenu le sauf-conduit, je m'envole sur la ligne droite de Beaurières. Interdit au compteur de passer sous le cap des 30 km/h... J'ai la conviction intime que devant, le Renard a mis la pédale douce afin de m'attendre. Dès la sortie de Beaurières, les lacets du col de Cabre s'enchaînent. Pente modérée, mais revêtement à la limite de la confiture. J'adopte un braquet minuscule et grimpe en fumant la pipe. Loisel va peut-être m'apparaître, au détour d'un virage. De temps en temps, un coup d'œil vers la vallée pour deviner, peut-être, l'avancée de Gilbert et Jean-Pierre. Tout en montant, je savoure mon immense bonheur de BREST MENTON. Le sommeil de tout à l'heure est oublié, c'est la montagne et la forêt, le calme, la sérénité, je suis enfin moi-même, le monde et le temps sont suspendus. Je passe néanmoins seul au sommet et glisse vers le sillon du Buëch. Loisel a disparu, sans doute ne le reverrai-je plus... J'attends mes compagnons, qui ont dû enclencher la surmultipliée, dans un hameau perdu où un beau noyer m'offre le havre d'une sieste. Ils arrivent enfin et sous la conduite de Jean-Pierre, nous fusons vers la halte requinquante de Serres. Pizza, quiche, fougasse, à cette heure vespérale on ressent soudain le besoin de salé. Quelques dizaines de bornes aimables nous propulsent vers Sisteron. Une sympathique pompiste

¹¹ voir page 8

tamponne nos carnets. Tandis que Jean-Pierre lui demande en rigolant l'hospitalité pour la nuit, Gilbert plonge dans le bac à chocolats glacés. Quel gourmand !

On oublie assez vite la possibilité de pousser jusqu'à Château-Arnoux. Sur la place de Sisteron se trouve un hôtel non classé et un peu sombre, mais offrant une chambre à trois lits et un dîner plutôt reconstituant. C'est le dernier soir de la Diagonale. Je voudrais un peu marcher dans les rues encore désertes de Sisteron, sous les oriflammes claquant au Mistral. Dans un mois, ici, la foule se déversera, il y aura des Hollandaises aux longues jambes nues, la musique déferlera sur les trottoirs, le désir serrera la gorge, et le reste...

o o o

Il nous reste quelques 210 km d'apothéose et c'est vrai que ce matin, sous le ciel déjà bleuissant de Haute-Provence, nous décollons d'une pédalée sans doute plus sereine. Les habitudes sont prises, à l'aube de ce cinquième jour. Gilbert et Jean-Pierre devant, les mains en haut du cintre, appliqués, réguliers, progressant comme un seul homme. Moi, derrière, somnolant en attendant le petit-déjeuner...

Le petit-déj', justement, a lieu dans un immense routier non loin de Digne. Nous n'y sommes pas seuls. De solides camionneurs, le regard un peu terne, avalent au comptoir un petit noir et jettent un œil au "Provençal"... Pour eux aussi, la route est longue...

Au détour de Mallemoisson, nous est proposée la première bosse de la journée. Un aimable vicinal longeant une voie ferrée promise à la décrépitude. Je m'y retrouve seul, tranquille, glissant plus loin au gré de maigres lacets qui me conduisent à un carrefour où j'attends mes compagnons. Ensuite, eh bien c'est de nouveau la nationale, la rafraîchissante Clue de Chabrières où les relais reprennent leurs droits. Perspective fugitive du col de Corobin où voici Barrême trois ans, avec Jean-Pierre... Puis c'est où s'impose un soleil presque estival. Nous nous dévêtons et je m'échappe vers le col des Robines. À Saint André les Alpes, jadis, une jeune fille rousse servait sous la véranda... Gilbert et Jean-Pierre déboulent et continuent le long du lac de Castillon aux eaux pures et paisibles. Petit arrêt en ces lieux de vacances, quelques photos... Puis départ à l'assaut du col des Toutes Aures. Col, c'est beaucoup dire... Jean-Pierre, me surnommant désormais Rominger, m'incite à "y aller". Eh bien, j'y vais ! Je ne m'arrête pas au sommet, négligeant, comme au col de Cabre, le petit mot laissé par Bernard sur le panneau... La descente s'amorce, peu pentue elle aussi, et je m'attends à voir fondre sur moi mes compagnons. Mais leur venue tarde. La

penne s'est amoindrie et de plus, un vent soutenu remonte la vallée du Var. Ce n'est plus une descente, cela devient un exercice intéressant pour rouleur. Surpris par de telles conditions, je décide donc d'envoyer la pression. 50x17, 50x15, nez dans le guidon, on bouscule le vent et les villages défilent. Annot, Entrevaux... Toujours rien, je m'amuse comme un fou. Ah ! Ces fins de Diagonale s'avèrent toujours terriblement excitantes. La forme est là, impériale, insolente, on pourrait te dresser devant un Galibier, un Ventoux, rien n'y ferait... Puget-Théniers, contrôle prévu, je suis obligé de déployer le parachute pour m'arrêter. À l'ombre des marronniers, j'attends un petit moment mes compagnons qui n'en reviennent pas. Ils ont pourtant chassé comme des bêtes !

Nous nous requinquons sous d'autres ombrages, où l'on nous sert une fabuleuse salade niçoise et une omelette de derrière les fagots, le tout copieusement arrosé d'un rouge gouleyant. Nos yeux aussi sont rouges, et notre peau est en train d'absorber le soleil. Nous échangeons quelques propos d'hommes heureux, en voie de réussite de quelque chose de grand. À cette heure-ci, Bernard pointe au commissariat de Menton. Va-t-il enfin s'octroyer, sur une terrasse sympathique face à la mer, un repas de récompense ? Ce n'est pas certain. Je l'imagine plutôt déjà sur un quai de gare, emballant le Gitane dans des sacs-poubelles...

o o o

La digestion en vallée du Var m'est un peu fastidieuse. La chaleur devient conséquente, le vent marin est agressif. Mes compagnons semblent ignorer ces rythmes de l'organisme et appuient sur les pédales. Je décide de me tenir en retrait, en attendant que se dissipent les effets du rouge. Au bout d'une heure, alors qu'on aborde la "4 voies", c'est chose faite. J'enclenche des relais double dose, interdit au compteur de passer sous les trente même avec le vent dans la gueule. Les wagons s'accrochent, les bribes de conversation s'estompent. Il y a de l'euphorie dans l'air ! Du haut des villages perchés azuréens, on nous guette. C'est beau un convoi de diagonalistes au bout du chemin.

À l'approche de Nice, de voies et de faubourgs hideux, la circulation s'intensifie considérablement. On jongle avec les bretelles d'autoroute, on respire le CO2, enfin nous apparaît la Promenade des Anglais... que nous sommes obligés de parcourir sur le large trottoir. Je me mets en quête de seins nus sur les galets... En vain...

Nous contrôlons face au vieux port. La tarte aux pommes y est excellente et l'on a envie de lier amitié avec tous les passants. Jean-Pierre promet une

attaque sur la Corniche, même si le "maillot" est solidement accroché sur mes épaules.

Effectivement, la Moyenne Corniche, ça monte ! Certes, c'est beau, les perspectives sur la Grande Bleue sont fantastiques et on voudrait acheter toutes ces villas noyées dans la verdure, mais diantre que ça circule ! Cars, voitures, fourgonnettes, on est frôlé en permanence... On aurait dû rentrer par le Turini ! La carte officielle finale est postée à Eze, il ne nous reste plus qu'à décliner doucement jusqu'à Menton.

o o o

Il est à peu près 17h15 lorsque le préposé appose son tampon sur nos carnets. Nous sommes largement dans les délais. Sur le trottoir planté de palmiers, nous échangeons une amicale poignée de main, mais notre joie n'a rien de tonitruant. Si le bonheur du diagonaliste se terre au fond de lui-même, il n'en est pas moins intense. Brest-Menton, c'est quand même une sacrée traversée de la France !

Au bout de trois Diagonales réussies, on commence à se faire une idée de sa propre condition de diagonaliste. Si on est vraiment fait pour cela, si on a envie de continuer, et comment...

Pour ma part, c'est au cours de ce BREST-MENTON que j'ai vraiment mesuré le bonheur que m'apportait ce genre d'expérience, d'aventure anachronique aux antipodes des errements de l'époque, fragment d'un Patrimoine qu'il est impératif de sauvegarder.

Fort du "métier" acquis, de l'expérience chuchotée des vieux briscards des Diagonales, il me faut maintenant avoir la patience d'attendre la prochaine, et d'en définir, déjà, les modalités.

Bernard GOURRIER

Diagonale BREST-MENTON (4/8 juin 1995)
1349 km

Etapas :

- 1) Brest-Châteaubriant 289 km
- 2) Châteaubriant-La Châtre 314 km
- 3) La Châtre-St Etienne 277 km
- 4) St Etienne-Sisteron 262 km
- 5) Sisteron-Menton 207 km